

Publié au printemps 2023

Théâtre(s)

ARTISTES / METTEUR EN SCÈNE

Armel Roussel HORS NORMES

Le metteur en scène installé en Belgique depuis trente ans suit un chemin en clair obscur, cultivant plus les affinités artistiques que les réseaux.

PAR TIPHAINE LE ROY
PHOTO ÉRIC DEGUIN

Un ancien grand timide qui invente des spectacles à l'esthétique punk. C'est ainsi que l'on pourrait tracer l'esquisse d'Armel Roussel.

Le metteur en scène – breton d'origine, installé à Bruxelles depuis trente ans – creuse sa différence dans un théâtre francophone que l'on critique parfois pour être trop soumis à des effets de mode, ou à un discours consensuel lorsque l'on gratte sous le vernis de la subversion facile. Armel Roussel ne court pas après la lumière des projecteurs. C'est probablement pour ces raisons qu'il reste peu connu en France. Dès ses débuts, le metteur en scène a préféré explorer les marges et les endroits qui misent sur l'expérimentation artistique. Arrivé au théâtre « par hasard », dit-il, Armel Roussel souhaitait passer le concours

de l'Insas (Institut national supérieur des arts du spectacle, à Bruxelles) en cinéma lorsqu'il a été informé qu'il pouvait tenter la section mise en scène. C'était au début des années quatre-vingt-dix et à cette époque, il l'affirme, il « ne connaissait rien au théâtre ». Armel Roussel se définit aussi comme quelqu'un qui ne rentre pas dans les cases. C'est peut-être là l'une des explications à trouver à son renvoi de l'Insas à mi-parcours de sa formation. L'apprenti metteur en scène suit alors une autre voie pour entrer dans le métier. En 1993, il devient assistant de Michel Dezoteux au Théâtre Varia, à Bruxelles. « J'ai appris sur le tard une esthétique qui n'était pas la mienne », remarque celui qui ne s'était pas encore détaché de sa passion cinématographique. « J'ai connu le lancement du Kunstenfestivaldesarts, à Bruxelles, qui est un événement qui m'a beaucoup nourri. J'ai découvert le Festival d'Automne à Paris, et notamment The Hip-Hop Waltz of Eurymdice de Reza Abdoh aux Amandiers à Nanterre. C'était en 1993 et pour la première fois, je voyais un spectacle de théâtre qui me faisait me dire que l'expérience du spectacle vivant pouvait dépasser le cinéma », se souvient-il.

En 1996, Armel Roussel choisit de créer son premier spectacle, *Roberto Zucco*, de Koltès, dans une friche : « Je voulais le faire dans un lieu "off de off". Je voulais être très libre. Je pense avoir eu de la chance, car dès la deuxième représentation, beaucoup de monde est venu voir le spectacle. »

Dans le public, des personnes influentes du milieu théâtral qu'Armel Roussel, peu adepte du réseautage, ne connaissait pas. S'ensuivent d'autres collaborations, comme avec la Comédie de Caen, alors dirigée par Éric Lacascade. Il y fait la connaissance de David Bobée, l'actuel directeur du Théâtre du Nord, à Lille, alors encore étudiant.



SIMON GOSSELIN

Baal, de Bertolt Brecht, mise en scène Armel Roussel (2022)

ÉLOGE DU DOUTE

En 1998, il monte *Les Européens*, d'après Howard Barker, démontant les structures narratives. Puis *Platonov*, de Tchekhov, avec *Enterrement des morts/Réparer les vivants*, en 2000. Poursuivant son chemin hors des sentiers battus, Armel Roussel collabore avec le Théâtre Varia, dont il est longtemps associé, le Théâtre des Tanneurs, également à Bruxelles, Les Francophonies en Limousin ou la MaMa, à New York. Du 2 au 23 juin 2023, il proposera au Théâtre de La Tempête, à Paris, sa dernière pièce en date, *Baal*, d'après Bertolt Brecht, créée au Théâtre du Nord en novembre dernier. Armel Roussel dit de *Baal* que c'est un texte qu'il affectionne depuis longtemps, mais qu'il ne pensait pas monter, avant de changer d'avis :

« Je mets en scène des textes pour ce qu'ils peuvent creuser, chez les spectateurs, à un endroit qui ne les rassure pas. » Celui qui ne cède pas à la facilité dans ses spectacles s'est forgé un important répertoire au fil d'un parcours sur lequel il a rencontré des obstacles qu'il a parfois lui-même placés. Le metteur en scène est quelqu'un qui doute, se remet en question. *« Peut-être aussi avais-je quelque chose qui paraissait ingérable pour les autres »,* s'interroge-t-il, reconnaissant avoir quelquefois connu des passages à vide. *« Je ne cherche pas la gloire et je n'ai jamais voulu diriger un lieu. Ce qui m'intéresse, c'est conserver l'humain au centre de ma démarche ; sans faire de plan de carrière. »*

Cela ne signifie pas se dégager de tout lien à l'écosystème théâtral, au contraire. Armel Roussel est quasiment depuis ses débuts connecté à la formation des artistes. Comme un pied de nez à ses premiers pas au théâtre, il devient en 2000 enseignant à l'Insa, l'école dont il avait été mis à la porte huit ans plus tôt.

« Mes collègues étaient alors ceux qui m'avaient viré », s'amuse-t-il.

Armel Roussel y enseigne toujours. Il est aussi l'un des parrains de la nouvelle promotion d'élèves de l'École du Théâtre du Nord. *« Ce qui m'importe peut-être le plus est de leur permettre de développer leur univers propre, car être acteur, c'est être au centre de la création. Que tout ce qui les compose, leur propre histoire, leurs origines, ou leur religion, par exemple, soit ce avec quoi ils jouent au plateau »,* note le metteur en scène qui dirige aussi depuis six éditions le programme *Ça va, ça va le monde !*, coproduit par RFI et le Festival d'Avignon. Il dit apprécier l'exercice de mise en voix de textes de théâtre. Un intérêt qui est renforcé par la dimension politique d'un événement qui s'attelle à faire découvrir d'autres littératures théâtrales que celles qui sont le plus souvent montées dans les théâtres européens : celles des auteurs et autrices des francophonies dites du Sud, caribéennes et africaines notamment. ♦